



ABONNEMENTS.

Lyon, Départem.
Un an. . . 15 f. 18 f.
Six mois. . 8 9
Trois mois. 4 5

ANNONCES.

15 centimes la ligne.

LE VENGEUR,

Revue Littéraire, Dramatique, Musicale et Artistique de Lyon,

PARAISSANT TOUS LES DIMANCHES.

RÉDACTION,
ADMINISTRATION.
Pour tout ce qui concerne le journal, s'adresser franco au rédacteur en chef.

BUREAUX :
Rue de la Préfecture, 1,
au 3^e.



L'UNION FAIT LA FORCE.

On rendra compte de tous les ouvrages et brochures, ainsi que de toutes les romances et autres œuvres de musique, dont deux exemplaires auront été déposés au bureau.

On rendra compte aussi de tous les tableaux et expositions de peinture, dont il aura été donné avis au rédacteur, et généralement de tous les objets d'art.

DE NOTRE CONSEIL MUNICIPAL, SOUS LE RAPPORT ARTISTIQUE.

(1^{er} Article.)

Il y avait une fois, en 1840, dans une grande ville appelée Lyon, un conseil municipal.

Ce conseil avait été élu pour veiller aux intérêts généraux de la cité.

Or, comme chaque membre de ce conseil était possesseur de plus ou moins de maisons, de propriétés, de fabriques et de sacs d'écus, mais en revanche de fort peu de génie, il fut décidé, à la plus touchante unanimité, que l'intérêt de la ville consistait tout entier dans des améliorations topographiques et commerciales.

Quant aux intérêts intellectuels, quant aux besoins de l'esprit, on garda là-dessus le silence le plus édifiant.

L'esprit fut oublié par le conseil pour cause d'absence.

C'était le cas de répéter le proverbe.

Or, voici quelle fut la conduite de ces administrateurs : L'un fit élargir une rue parce que sa voiture ne pouvait y passer.

Un second s'opposa à l'élargissement d'une autre rue parce que, dans ce cas, sa maison était mise hors la loi, c'est-à-dire hors de place.

Un troisième fit embellir un quai sur lequel il possédait une propriété. Cela doubla le revenu de 25 010.

Un autre fit construire un quai entier pour tirer parti de quelques maisons qui avaient eu jusque-là le derrière dans l'eau.

Tout cela fut décoré du nom d'embellissement.

Puis on passa à des choses plus sérieuses.

Un grand propriétaire de vignobles, sans caves, fit décider qu'il fallait construire un entrepôt des liquides.

Un autre rentier, tout nerveux, déclara qu'il fallait un abattoir à Perrache ou la mort. On accorda l'abattoir à ce brave homme, parce que la boucherie des Terreaux lui chagrinait l'odorat, ce qui le rendait capable d'une foule d'incapacités.

Un dernier proposa de réunir la justice en bloc : il fit créer un palais de justice.

Cet établissement philanthrope fut cause que le conseiller intelligent loua aussitôt, à deux avocats au stage, deux chambres garnies de punaises, qui jusque-là n'avaient pas eu d'autres habitants... (que les punaises et non les avocats.)

Ces décisions furent prises sous le sobriquet d'améliorations hygiéniques.

Tout cela alla fort bien pendant quelque temps, tant cela allait mal ; mais un jour, grand fut l'embarras du conseil.

Le gouvernement qui, je ne sais pourquoi, avait une bonne

opinion du susdit, ce qui du reste est pardonnable, vû l'éloignement,

Le gouvernement, dis-je, donna avis au conseil qu'il faisait présent à notre ville d'une gentille académie toute mignonne, à seule fin de nous recréer et de nous réjouir l'esprit, et qu'il expédiait son petit cadeau, par le même courrier, *franc de port*.

S'il y eût eu un sou de Monaco à déboursier, pour sûr l'académie fût restée pour le compte des messageries royales, dans la voiture publique, et elle ne l'eût jamais été.....publique.

Mais elle se présenta d'elle-même, et sans plus de façons, s'installa dans le palais St-Pierre, où on ne tarda pas à lui rendre visite.

Au bout de quelques jours, le conseil se dit en lui-même en s'adressant tacitement à la nouvelle parvenue :

« Ah ! tu fais la fière ; tu te mêles d'attirer le monde avec ta prose, tes vers, ta littérature et tes paroles. Eh bien, gare de devant ! nous allons te tuer du coup. »

Et l'on plaça à ses côtés un médecin..... pour faire un cours d'anatomie.

Non content de cela, on l'entoura d'un cabinet de carcasses de bêtes et d'un cabinet de pierres ; il ne manquait qu'un jardin de botanique.

Les végétaux ne sont pourtant pas rares. La pauvre persécutée demanda un autre local ; on le lui refusa durement.

A quelques temps de là, un facteur de la poste entra au conseil et dit :

« Une lettre de Paris, 14 sous. »

Le conseil paya avec l'argent de ses administrés, et garda la lettre pour lui.

C'était encore de la part de ce satané gouvernement qui, persévérant dans sa bonne opinion, envoyait à Lyon une faculté des lettres comme preuve de sa haute estime.

« Une faculté des lettres ! s'écrièrent en chœur tous nos membres municipaux, d'un commun accord, le gouvernement aurait bien dû affranchir la sienne. — Que le diable l'emporte... la faculté. Mais nous avons celle de la forcer à déguerpir à force de déboires. »

En ce moment la faculté entra, salua et prit la parole :

— Bonjour, dit-elle ; avez-vous une chambre à mon service ?

— Pas le plus petit cabinet.

— C'est fâcheux ; je ne peux cependant pas exercer sur la place publique.

— Parler sur le forum ! pensa le conseil, cela me paraît un peu... fort, hum !

Immédiatement on demanda vingt-quatre heures de délibération.

Il fut décidé que pour lui ôter de ses forces en la divisant, la faculté s'établirait par moitié :

1° Dans la salle d'anatomie, avec ordre secret au médecin de l'écorcher vive si jamais l'occasion se présentait ;

2° Dans la cour d'assises, avec ordre au procureur du roi de la faire condamner à mort et exécuter sans sursis, s'il pouvait la faire happer par les sergents de ville et la substituer à quelque grand criminel; le tout sans circonstances atténuantes.

Depuis ce temps, les choses sont restées dans cet état.

Ce qu'on a fait pour les lettres, on l'a fait pour la musique, pour la peinture, pour le théâtre même. Voilà la position artistique de Lyon en ce moment.

En présence de tous ces faits, le *Vengeur* ne pouvait garder le silence. Aujourd'hui le plaisir, demain les affaires sérieuses, disait un ancien grec. Aujourd'hui nous avons employé le ton de la plaisanterie, tout en mettant le doigt sur la plaie : à dimanche le ton sérieux et nos réflexions à l'égard de tout ce qui se passe.

THÉÂTRES.

DÉBUTS.

Au Grand-Théâtre, M. Adolphe Germain a succombé à sa troisième épreuve. C'est une basse de plus à remplacer.

Tout compte fait, deux chanteuses et deux basses manquent encore à l'appel.

Au Gymnase, M. Henri, fort 1er amoureux, a fait jeudi son premier début avec beaucoup de succès. M. Henri est une ancienne connaissance des Lyonnais. Ce jeune artiste a une physionomie pleine de finesse, et possède une tournure aisée, des manières naturelles et toujours de bon ton. De plus M. Henri a l'habitude de la scène, il sait s'y tenir et ne jamais s'y livrer à contre-sens; il reste constamment maître de lui, ne s'abandonne que lorsqu'il le faut, et a fait preuve d'un jeu élégant et pétillant d'esprit dans *le Cadet de Gascogne* et dans *le Mari à la Ville*.

Enfin, une dernière qualité que nous avons distinguée chez cet acteur, c'est une intelligence rare pour comprendre ses rôles et une manière sûre de jeter un mot. Jamais ce mot ne manque son effet. Avec cela, un ouvrage double de valeur.

Nous allions oublier de dire que M. Henri chante bien, et surtout phrase parfaitement le couplet.

En somme, succès incontesté et mérite incontestable.

M. Henri, qui a rempli l'emploi de fort 1er amoureux à Bordeaux, avait été engagé au théâtre de la Renaissance à Paris pour le même emploi. Ce théâtre ayant été obligé de fermer, M. Henri a été engagé sur le champ par M. Adam. C'est une bonne fortune pour nous.

Dans *le Mari à la Ville*, Alexandre pouvait écraser par la comparaison un débutant plus faible. C'est que c'est un rude champion que M. Alexandre.

Un mot à M. Célicourt. Je reçois assez exactement la *Gazette des modes*, et je n'ai pas vu que dans les salons et la bonne société, on portât son chapeau sur l'oreille. Je ne parle que du chapeau. Du reste M. Célicourt est un artiste d'un grand talent.

L'Ami Grandet a été revu avec le plus grand plaisir. La pièce a été parfaitement jouée.

PREMIÈRES REPRÉSENTATIONS.

LA CALOMNIE,

Comédie en 5 actes, par Scribe.

En voyant l'enthousiasme avec lequel on a accueilli la première représentation de la comédie de Scribe, nous avons crié au miracle ! et nous avons cru assister à la résurrection de la pauvre muse comique, défunte depuis si long-temps.

Nous rêvions déjà une myriade de considérations générales et particulières sur toutes les causes de ce phénomène ; mais le lendemain à la même heure, nous nous sommes convaincus

que cette vie nouvelle, à laquelle nous avions ajouté foi, n'était que le fait d'un tour de physique, le résultat d'une expérience de galvanisme due au concours de M. Scribe et de nos excellents artistes.

A l'heure qu'il est, le miracle n'est plus à nos yeux qu'un tour de force de la part de nos acteurs de comédie.

Quant à la noble muse pour qui Horace a fait la devise : *Castigat ridendo mores*, elle est plus défunte que jamais.

Comment en serait-il autrement ? une comédie intéresse, une comédie fait rire, une comédie est vivement applaudie, une comédie, en un mot, obtient à la fois un succès de vogue et d'estime, et vingt-quatre heures plus tard cette même comédie se joue pour la seconde fois, devant cinquante spectateurs.... (*Horresco referens* !)

Nous ne nous sentons pas la force de vous faire ici l'analyse critique de la comédie de M. Scribe. C'est un sujet que nous garderons pour nos études littéraires ; mais en revanche, examinons comment l'ouvrage a été joué.

Nous avons rarement vu autant d'ensemble dans une comédie. La mise en scène très-difficile par cela même qu'elle paraît peu de chose, a été comprise et rendue avec esprit. Je dis esprit à dessein, car dans un ouvrage de Scribe il en faut jusque dans la manière de s'asseoir et de disposer un rideau. — Nous adressons nos sincères compliments à M. Provence.

M. Degrully a déployé dans le rôle du ministre autant de noblesse et de bon ton dans les manières qu'il y en a dans le caractère ; ce n'est pas peu dire. A une tenue irréprochable, cet artiste joint de la verve et de la chaleur. Dans sa bouche les phrases les plus banales s'animent et se colorent sans jamais sortir de la vérité.

M. Beuzeville a bien rendu le caractère faible et indécis d'un homme qui craint la calomnie, courbe la tête et recule toujours devant elle. M. Beuzeville a compris qu'il fallait rester froid et insensible sous peine de sortir du rôle.

M. Verdellet en est venu à jouer les dandys et les fashionables les plus à la mode, avec une aisance et un bon goût que l'on ne rencontre pas toujours, même à Paris. — C'est le fruit du travail. Quand M. Claudius Verdellet ne parle pas on a encore du plaisir à examiner son jeu et sa tournure.

Constant est toujours naturellement le meilleur comique ; dans le rôle d'un vieux bon homme, Constant excelle par son air ahuri : tout le surprend et rien ne l'étonne, et tout cela avec tant de simplicité que je parierais que cet acteur ne se doute pas qu'il a beaucoup de talent.

M. Pougin possède un comique plus sautillant, plus léger, mais tout aussi franc ; il y a plus de vif argent dans sa personne. Dans le rôle d'un domestique des eaux de Dieppe, il a bavardé avec toute la fine méchanceté d'un valet de bonne maison.

M. I. Viète a fort bien rempli un rôle de gros banquier. Nous avons cru apercevoir encore quelques petits gestes un peu vaudeville : mais que voulez-vous, Paris ne s'est pas fait en un jour, et, au demeurant, M. Viète possède une excellente tenue et peut figurer avec avantage dans la haute comédie ; le rôle de Guibert nous donne les meilleures espérances là-dessus.

Mme Beuzeville, dans un rôle de femme parvenue, a joué avec un aplomb et une impertinence, c'est-à-dire avec un talent rares. Cette actrice a parfaitement imité le ton et les allures de ces femmes du monde parisien, désignées par le surnom de *Lionnes ou Panthères*.

Mad. Desvignes a déployé toute la morgue et tous les grands airs d'une descendante des grands barons.

Enfin, Mad. Lefebvre, dans le rôle de la jeune fille sur laquelle la calomnie s'acharne ; Mad. Lefebvre, disons-nous, a été d'une ingénuité charmante.

Au 5^{me} acte, au moment où celui qu'elle aime lui offre sa main, l'actrice s'est révélée tout à coup par un cri sublime, un de ces cris dont Mad. Dorval et Mlle Mars connaissent seules le secret ; un de ces cris, enfin, qui partent du cœur et frappent juste au cœur ; puis la pauvre enfant s'est affaissée ; et à genoux, repliée sur elle-même, elle a paru comme accablée sous le poids de son bonheur : c'est une scène magnifique et admirablement rendue. Si j'étais artiste, si je jouais la comédie, les lauriers de Miltiade m'empêcheraient aussi de dormir, et je donnerais, je le sens, dix ans de ma vie, pour trouver un cri, un seul cri comme celui de Mad. Lefebvre.

Au résumé, la *Calomnie*, telle qu'elle est jouée, devrait avoir cinquante représentations et faire autant de bonnes recettes. Partout ailleurs cela serait ; à Lyon, elle ressemblera à ces vieilles radoteuses, qui n'ayant plus personne à qui parler, finissent par se parler à elles-mêmes.

Et maintenant, pauvres artistes, si vous n'aviez pas, pour vous exciter et vous soutenir, cet amour propre et ce sentiment intérieur qui vous consolent de vos fatigues par la conscience que vous avez bien fait, qui serait là pour vous rendre justice, et vous dire : vous avez bien mérité de l'art ?

— Moi, toujours moi !

Le directeur de nos théâtres, pour remédier à la disette des très chanteuses, a bien voulu engager pour quelques représentations, Mlle Lami de passage à Lyon pour se rendre à Liège. Certes, il faut savoir gré à M. Adam de toutes les peines qu'il se donne et de tous les sacrifices qu'il fait pour plaire au public. Il faudrait être aveugle pour ne pas reconnaître le dévouement et l'abnégation de notre nouveau directeur.

Mlle Lami a chanté, jeudi 28 mai, le rôle de Rachel dans la *Juive*. Cette actrice possède une voix de soprano aigu, ce que les Italiens appellent soprano sfogato. Le grand désagrément de ce genre de voix c'est de n'avoir aucune note de médium et par conséquent, de n'être passable que dans les morceaux assez rares qui demandent des notes aiguës. Mais dans le récitatif et les morceaux d'ensemble, une pareille voix reste muette. Un seul instrument à vent l'écrase et l'étouffe.

Nous savons que ce n'est pas la faute de l'actrice, et nous nous plaignons même à avouer que Mlle Lami a été plusieurs fois applaudie. Mais nous avons voulu, par cette analyse, prouver combien était préférable une voix de mezzo soprano, qui, comme celle de Mlle Renouf, réunit les belles et larges notes graves du contralto aux notes élevées du soprano pur.

Avec une voix comme celle de Mlle Lami, vous n'éprouvez que des éclairs de plaisir. Avec une voix comme celle de Mlle Renouf, vous ne perdez pas une des beautés d'une partition. Le public a si bien compris cela, que jeudi le second acte de la *Juive* n'a pas inspiré la même frénésie que pour le deuxième début de Mlle Renouf.

Il n'y a que Siran pour chanter l'anathème. Je n'excepte pas même Duprez. Audran se fait de plus en plus applaudir.

M. Flachat jeune chante le rôle de Ruggiero comme jamais aucun baryton ne l'a chanté. A propos de M. Flachat, dans le rôle de Gilbert de *Lucie*, cet artiste a déployé une voix magnifique. Pourquoi ne pas confier quelques rôles à M. Flachat ?

Mlle Lami a joué dimanche le rôle d'Isabelle dans *Robert*.

Siran était en voix. Et quand Siran est en voix, je ne connais rien de plus beau et de plus entraînant. Le public est de mon avis, car avec le nom de notre premier ténor sur l'affiche, la foule se presse toujours au théâtre.

Mlle Jolly, pour sa clôture a délicieusement chanté le rôle d'Alice. Elle a été accablée de bravos et de bouquets par ceux-là même dont les tracasseries et les caprices la forcent à se retirer.

— Nous faisons une grande perte.

Je persiste à soutenir que M. J. Bruyat est une des meilleures basses d'opéra comique.

CRITIQUE DES JOURNAUX.

Le *Lyonnais*, dans son numéro de dimanche dernier, 31 mai, blâme M. Séguy d'avoir joué plusieurs rôles de pères nobles. Quoique le feuilletoniste de ce journal exprime ses reproches en termes mesurés et même très-flatteurs pour l'artiste qui en est l'objet (ce dont nous savons gré à notre confrère), nous devons relever ici une petite erreur dans laquelle il est tombé, sans doute par un léger défaut de mémoire.

L'engagement de M. Séguy porte : *forts premiers rôles et des pères nobles* ; M. Séguy ne sort donc pas des clauses de son traité avec la direction des théâtres.

Si nous voulions profiter de l'occasion pour faire un plaidoyer, nous ajouterions que cette coutume de doubler certains emplois tend à varier infiniment le répertoire. Ainsi avec trois forts premiers rôles, quand MM. Alexandre et Rousseau étudieront des premiers rôles, M. Séguy au lieu de rester inactif répètera avec M. Lambert, les pères nobles : quand M. Lambert apprendra des pères nobles, M. Séguy étudiera des premiers rôles. De cette manière, dans le même espace de temps, au lieu de cinq ouvrages nouveaux, vous en aurez vingt.

D'ailleurs les rôles nobles joués par M. Séguy n'étaient pas appris par M. Lambert, et ces rôles ne pouvaient pas attendre, vu la présence de Jenny-Colon.

Et puis au fait, qu'importe quel acteur joue tel rôle si cet acteur joue comme il faut ? sous ce point de vue, Séguy a contenté les exigences les plus difficiles.

Quant à moi, si je voyais un artiste comique bien jouer un rôle d'amoureux, je l'applaudirais, et je lui dirais de grand cœur : « Rejouez-moi ce rôle d'amoureux. » Ce qui ne m'empêcherait pas de l'applaudir dans les rôles de comique. Ainsi, je dirais à Breton : Vous êtes divin de bouffonnerie dans la *nouvelle Geneviève*, vous êtes entraînant de sentiment dans le *grand papa Guérin* ; jouez, jouez encore la *nouvelle Geneviève* et *grand-papa Guérin*.

Barqui, qui me fait rire aux larmes dans *Phœbus*, a le talent de me faire pleurer d'émotion dans *pauvre Jacques*.... Vive Barqui-Phœbus, vive Barqui-Pauvre Jacques !

Il en est de même de plusieurs autres artistes.

M^{me} Thibaut joue les rôles travestis avec une verve entraînante, Mlle Legros est ravissante de finesse dans la *Marraine* (un 1^{er} rôle).

Ne soyons donc pas exclusifs et ne faisons jamais d'une question de talent une question d'emploi ; nous en serions les premières victimes.

PEINTURE.

LE MUSÉE DE LYON.

(1^{er} Article).

Il y a bien des manières de composer une collection de tableaux, c'est-à-dire un musée ; cela dépend du goût d'un chacun, et plus encore de la destination que l'on veut donner, ou bien mieux que l'on doit donner à telle ou telle collection.

Ainsi, il est des gens qui, tout en formant des cabinets très-nombreux, ne consultent que leurs caprices, leurs idées du moment. Ils achèteront un Horace Vernet, parce que c'est une affaire de mode ; un Delacroix, parce que ce sera une affaire de parti ; un Boulanger, parce que cela meublera bien ; un Charlet, parce qu'ils trouvent originale certaine ressemblance entre une pochade du peintre et un de leurs amis, capitaine dans la garde nationale. Puis, une fois la mode, l'engouement et la ressemblance effacés, ils sacrifieront toutes ces toiles pour acheter un

Raphaël, parce qu'il est convenu que Raphaël est le premier peintre du monde.

Si, avec toutes ses qualités, Raphaël n'occupait dans la hiérarchie artistique que le second rang, Raphaël n'eût jamais obtenu droit d'entrée chez les gens dont nous parlons.

Il en est d'autres qui forment leur cabinet par amour pour la peinture. Ceux-là ne manquent pas de connaissances, et même d'une certaine érudition artistique, mais leur principal défaut, c'est d'être trop exclusifs.

Par exemple, les uns feront une collection de toutes les marines qui auront quelques valeurs : les autres donneront la préférence au paysage ; d'autres s'attacheront aux tableaux de genre, ou aux tableaux d'histoire. D'autres, enfin, n'auront d'affection que pour le portrait.

Cela s'appelle faire de l'art en amateur.

L'influence la plus directe des amateurs sur l'art, c'est l'encouragement qu'ils donnent aux artistes en leur assurant pour ainsi dire la vente de leurs ouvrages, et une place toujours prête dans leurs cabinets.

Sans doute c'est là un grand avantage pour le pauvre diable dont le génie a besoin de se nourrir d'autres chose que d'imagination. Mais outre que rarement le choix de l'amateur va se fixer sur l'œuvre d'un peintre misérable, il est des cas où les grandes collections de tableaux doivent être inspirées par de plus hautes considérations, et doivent être faites et réglées sous un point de vue plus large et plus grand.

Je veux parler des musées publics.

La composition d'un musée regarde l'autorité municipale qui confie ce soin à un directeur nommé par elle.

Un musée a un double but à remplir : faire progresser la peinture et l'encourager en même temps dans la ville où il est établi.

Il y a bien encore l'orgueil de posséder et d'exposer aux yeux des étrangers une riche et nombreuse collection de tableaux, mais cette considération est bien mesquine en comparaison des deux premières ; nous n'en parlerons pas.

Pour faire progresser la peinture, il faut rassembler dans un musée tout ce qui peut tendre à perfectionner la manière des peintres du lieu et l'empêcher de ce gâter ou de rétrograder.

Il faut donc, pour ainsi dire, qu'une idée unique, mais immuable, préside à la composition d'un musée.

Pour encourager la peinture, il faut savoir profiter d'un musée, pour mettre en évidence les belles pages des talents que l'on possède, et appeler sur ces œuvres l'attention des étrangers.

Je ne crains pas de le dire, l'autorité municipale, dans la composition d'un musée, doit montrer beaucoup d'égoïsme en faveur des artistes de la ville qu'elle gouverne. C'est le seul moyen de faire faire de grands progrès à l'art, de former des écoles célèbres, et d'obtenir peut-être la décentralisation ; ce rêve doré de la province.

Nous verrons plus tard si, en formant le musée de Lyon, nos autorités ont agi d'après les idées que nous venons d'exprimer, et que nous développerons dans la suite.

CHRONIQUES ARTISTIQUES.

Dans notre numéro de dimanche dernier, en parlant des scènes qui ont eu lieu lors des débuts de Mlle Renouf, nous avons dit que nous flétrissions de toute l'énergie de notre plume une action aussi vile.

Ce dernier mot nous a attiré de la part d'un confrère l'épithète de *fort de la halle*, ou peu s'en faut.

Pour notre professeur, on ne nait pas poli.

Cependant désireux d'éloigner de nous toute accusation, nous allons prouver logiquement la justesse du mot vile.

Une action vile suppose de la bassesse.

Une action déloyale est toujours une bassesse.

Or il y a eu de la déloyauté à siffler d'avance une femme pour ne pas la laisser chanter, ou du moins pour l'intimider et la perdre par l'émotion.

Donc il y a eu de la bassesse.

Et par conséquent c'est une ACTION VILE.

Maintenant que nous n'avons que faire de l'épithète de M. le feuilletoniste en question, nous renvoyons la balle au bond.

VARIÉTÉS.

ROMANS NOUVEAUX.

Léon Gozlan. — Arsène Houssaye. — Balzac.

Nous avons parcouru avec le plus vif intérêt deux romans nouveaux : *Le Livre des douleurs* par Balzac, et *Une nuit blanche* par Léon Gozlan, le brillant et poétique écrivain dont chaque page est une perle étincelante. Nous nous dispenserons donc de recommander à nos lecteurs ces deux ouvrages que l'éditeur Hyppolite Souverain, a fait suivre d'une autre publication non moins digne de la faveur publique. Nous voulons parler ici du dernier ouvrage de M. Arsène Houssaye, qui, sous trois titres piquants, obtient déjà un beau succès dans les salons littéraires de Paris.

Nous avons lu *Fanny* et *Les aventures de Margot*, et nous y avons rencontré des descriptions ravissantes, des chapitres entiers pleins de poésie et de drame. Aussi, nous associons-nous franchement, à l'éloge gracieux d'un de nos confrères de Paris qui s'exprime ainsi sur la dernière production de notre jeune romancier :

« Hyppolite Souverain vient de publier un nouveau roman de M. Arsène Houssaye, dont les revues révèlent tous les jours le talent aventureux. Ce roman, qui a pour titre *Fanny*, est le premier de la série des romans sentimentaux de M. Houssaye. On ne pouvait mieux commencer. Il n'y a pas seulement du sentiment dans *Fanny*, il y a de la passion et de la philosophie. C'est l'histoire d'une de ces belles filles qui ont brillé à la cour de Louis XV, tantôt à la façon des profanes marquises, tantôt à la façon de Manon Lescaut. Dans une action des plus gaies et des plus tristes à la fois, M. Houssaye dévoile l'amour sous toutes ses diverses faces. M. Houssaye s'entend à cela à merveille. L'esprit, la grâce, la passion, enfin la science du cœur et du monde, sont du domaine de ce jeune romancier qui est avant tout un écrivain distingué. *Fanny* obtiendra bien vile l'honorable succès des *Revenans*. »

Voici un éloge qui nous semble bien vrai et bien mérité.

AVIS.

Beaucoup de personnes nous ayant objecté que le programme des spectacles de la semaine prendrait trop de place dans notre journal, et nuirait ainsi à la variété des articles, nous attendrons que la majorité de nos abonnés se prononce en faveur de notre projet.

ANNONCES.

ÉTUDE

Sur la loi du 28 mai 1838,

CONCERNANT

LES FAILLITES,

Par M. MARIUS CHASTAING.

Une brochure in-8, chez NOUTIER, rue de la Préfecture, 6.

Le Rédacteur en chef, PAUL PRÉAUD.

Lyon. — Imprimerie d'Isid. DELEUZE, rue St-Dominique, 13.

